



# La lettre de PMCT

Bulletin n° 9 Mai 2011

***Les deux comptes rendus suivants ont été présentés lors de l'Assemblée générale de PMCT à l'INALCO le 21 février 2011.***

**Présentation du roman de Jean LAOUKOLE, *Les rebelles selon Monsieur le Préfet*, par Antoine BANGUI-ROMBAYE**

L'auteur nous emmène dans une région frontalière du Tchad, dont le nom n'est jamais mentionné mais qui est exemplaire, prise en étau entre les mouvements armés rebelles et les troupes gouvernementales. Personne ne se préoccupe des malheurs vécus au quotidien par des populations miséreuses, délaissées par le pouvoir central et pourtant régulièrement rackettées par les uns et les autres.

Les services publics sont laissés à l'abandon, plus d'école, un centre de santé démuné en tout mais une unité de gendarmerie autoritaire et corrompue dont les agents quasi illettrés n'ont reçu aucune formation. Nommés à ce poste par clientélisme, ils règnent en maître absolu sur le village.

Voilà la situation que découvre Oumar, un infirmier, originaire d'une zone méridionale, qui vient prendre un poste laissé vacant pendant plusieurs mois par son prédécesseur. Au cours du long voyage qui l'a amené là, il s'étonne candidement des paysages dévastés où tournoient les vautours, du dénuement des habitants, de leur vulnérabilité. Mais sans se laisser aller au découragement, dès son arrivée dans le centre de santé délabré où tout manque, il s'efforce de remplir sa mission avec courage et conscience.

Jean Laoukolé nous le montre solitaire, submergé de responsabilités et de travail, démuné devant les souffrances qu'il ne peut soulager, contraint d'envoyer des patients à bout de force dans le centre hospitalier à plus de cent kilomètres du village par des moyens rudimentaires, à dos d'âne, au mieux en charrette, sur des pistes défoncées.

Après l'avoir observé, une vieille villageoise, Iya, prend contact avec lui non seulement pour se faire soigner mais pour lui demander son aide. Elle lui révèle peu à peu les circonstances de la mort de son mari assassiné au retour du marché dans le bourg voisin où il a vendu les bêtes de son maigre cheptel. Le mobile est le vol mais aucune enquête sérieuse n'a eu lieu. Iya veut demander justice. Comment doit-elle s'y prendre? Bien que ce ne soit pas son domaine, Oumar l'écoute, la reconforte, tente de lui expliquer tous les obstacles dressés face à son besoin de justice et se sent impuissant. Ce roman est aussi l'histoire d'une amitié entre la vieille femme et le jeune homme.

L'infirmier, honnête et consciencieux, qui a conquis le respect des villageois et apporte son concours à une pauvre vieille du mieux qu'il peut, irrite les gendarmes dont on comprend la complicité dans l'assassinat du mari. Oumar risque sa vie. Grâce au chef de village, il repart clandestinement pour rejoindre la capitale et sa région natale, abandonnant une fois de plus les villageois à des maux que personne ne viendra plus essayer de soulager, et Iya, la vieille femme qui lui avait fait confiance et dont le chagrin et les questions resteront sans réponse.

Ce roman, par le biais de cette histoire simple, nous fait entrer dans le drame silencieux de ces populations miséreuses, ignorées du monde. En survie sous le feu des armes venues de tous horizons, elles subissent l'oppression exercée par les petits seigneurs de guerre, seuls maîtres dans les provinces, qu'ils soient de la rébellion ou proches de la mouvance gouvernementale. Ces morts lentes, ces désespoirs résignés, cet état permanent d'injustices et de malheurs, ce mépris affiché des droits humains les plus élémentaires, sont rarement décrits comme ici de l'intérieur. C'est tout l'intérêt du roman de Jean Laoukolé, bien éloigné des modes et des courants littéraires !

Après une telle plongée dans ce monde sans espérance, brûlé de soleil, balayé par les vents de sable, ravagé par les affrontements fratricides où les combattants passent d'une troupe à l'autre, se pose le problème des responsabilités, celui de la gouvernance et des dictatures.

### **Présentation de l'ouvrage *Moussoro, Cent ans déjà*, par François Besnier**

Je vous propose de faire un bond de cent ans en arrière, dans un Tchad qui n'est encore français que pour un tiers, avec de sérieux problèmes au nord et à l'est : la Libye, le Darfour déjà ...

À la frontière nord de ce qui est alors le Territoire Militaire du Tchad, entre Mao, très ancienne capitale, et Ati, poste nouvellement créé face au Ouaddaï, il y a un trou béant dans le dispositif français, sur la voie qu'empruntent justement depuis toujours les rezzous venus du nord : le sillon du Bahr el-Ghazal.

Il faut verrouiller cette route, ainsi commencera Moussoro. Serge Besnier raconte comment dans ce livre.

Avant de vous en parler, j'ai d'abord beaucoup de personnes à remercier, qui, d'une manière ou d'une autre, ont permis à ce livre de voir le jour. Je commencerai naturellement par notre chère Présidente.

Vous aviez, chère Marie-José, présenté ici même, il y a quelques mois, mon avant projet, qui m'avait déjà demandé beaucoup de travail : il ne rentrait pas à l'évidence, dans le moule de l'édition.

J'ignorais tout de la règle de ce jeu-là. C'est grâce à vous, chère Marie-José, que j'ai pu en apprendre les rudiments. Vous n'avez ménagé ni votre peine, ni d'ailleurs la mienne, pour rendre ce projet conforme, et plus agréable à lire. C'est grâce à vous que j'ai l'honneur de le présenter dans cette noble maison, et qu'il a pu être remarqué par l'Agence Universitaire de la Francophonie. Jamais je n'aurais imaginé mériter tous ces honneurs.

Merci aussi, en passant à SEPIA, à Véronique pour son travail sur les photos, au Colonel Fontrier pour son travail sur les cartes. Si vous pouviez voir les ébauches informes que j'avais pourtant eu bien du mal à tracer et à lui confier ... !

Ce que j'ai surtout apprécié dans le concours de notre Présidente, c'est qu'elle n'a jamais cherché à m'influencer sur le fond, à orienter ou édulcorer mon propos, mais à m'aider dans ce métier de jardinier qu'est l'écriture : tailler, élaguer, ratisser, dégager des allées et des perspectives.

Merci encore, et de tout cœur !

J'en viens à l'histoire du livre, et c'est une longue histoire qui va me donner l'occasion de remercier ceux qui en sont à l'origine, et dans l'ordre chronologique, le Professeur Pierre Mathelot, Louis Caron, et, entre autres amis tchadiens, Monsieur le Préfet du Bahr el-Ghazal en poste lors de ma visite en 2007.

Pierre Mathelot est un très vieil ami. Nous nous sommes longtemps assis sur les mêmes bancs d'école et avons partagé beaucoup de bons moments. Pierre est un passionné, dans tous les domaines, et je ne sais pourquoi, un passionné de Sahara. Moussoro n'est pas très loin du Sahara, et Pierre connaissait l'histoire de mon père, et l'existence de documents et de photos. Il m'a harcelé pendant des années pour que je ne laisse pas tomber dans l'oubli ce qu'il considérait comme un trésor.

Il a bien fallu que je l'écoute.

Nous avons commencé modestement en faisant paraître dans *Le Saharien*, la revue de la Rahla, un vieil article de mon père sur la disparition du dromadaire dans le Bahr el-Ghazal, prédiction heureusement démentie comme je l'ai constaté plus tard, et qui était basée sur le postulat de l'horreur native qu'ont les chameaux des règlements administratifs !

L'étape suivante a été la reprise d'une conférence prononcée par Serge Besnier en 1912 sur "Le Territoire Militaire du Tchad" afin de récolter quelques fonds pour une action humanitaire.

Le problème, pour cette conférence, était que mes auditeurs n'allaient pas comprendre grand chose à des événements aussi lointains, et que j'étais moi-même bien incapable de les leur commenter.

Pierre Mathelot m'a alors trouvé un maître, l'un d'entre vous que nous regrettons tous, le Colonel Louis Caron.

Louis Caron m'a appris le Tchad, et surtout il m'y a emmené. Il m'a montré où et comment trouver, en France, les informations dont j'avais besoin, et il m'a présenté à ses amis tchadiens. Sur ces derniers, je veux seulement dire la forte impression que plusieurs m'ont laissée par leur intelligence et leur poids humain. Grâce à ces amis j'ai pu réaliser un vieux rêve que Pierre Mathelot entretenait soigneusement par des promesses jamais réalisées : le rêve d'aller en vrai à Moussoro.

Et d'y être merveilleusement reçu par Monsieur le Préfet.

L'occasion de ce pèlerinage était naturellement le centenaire de la ville : comment le célébrer ?

Le hasard m'avait amené à Moussoro le premier décembre. Me voilà dans la tribune, présenté publiquement comme le fils du fondateur de la ville, cérémonie pittoresque avec musique et you-you. Me voilà à la Préfecture avec les notables, dont le Docteur Naïm, petit-fils du Faki, qui me traitait d'emblée en vieil ami et concitoyen !

Il y avait là un homme assez jeune dont je n'avais pas saisi le nom, probablement un enseignant. Parlant du Centenaire, je lui expliquais que j'envisageais une exposition de photos parallèles 1910/2010. Il me dit : « *Ce n'est pas suffisant : il faut quelque chose qui dure* ».

Ainsi est né ce livre.

J'allais devoir m'attaquer à une montagne : les lettres adressées à Serge Besnier à sa famille de la fin de 1908 au mois d'août 1911 : 1 650 feuillets couverts d'une fine écriture, parlant de tout et de rien, des événements bien sûr, mais de la vie quotidienne, des questions d'intendance, de la famille et des amis de France, des courses de chevaux, le sport favori de Serge Besnier, et même un peu de politique (française, bien entendu).

Comme il fallait de trois à quatre mois pour qu'une telle lettre arrive à destination, au moins six mois pour un échange, je me trouvais dans un monde un peu irréel, comme par exemple lorsque Serge Besnier félicite son frère pour la naissance de son premier enfant, mort hélas bien avant que l'heureuse nouvelle arrive à Moussoro. Imaginez l'effet de telles félicitations six mois plus tard !

Venons-en au livre lui-même : j'avais demandé à notre Présidente de rédiger la quatrième de couverture. J'ai pu prendre ma revanche et faire subir à son texte le même traitement qu'elle avait infligé à mon manuscrit. Je vous en livre le résultat :

"Quatrième de couverture" :

Serge Besnier arrive au Tchad fin décembre 1908, jeune officier de cavalerie, il rêve d'action et peut-être de gloire dans un Territoire Militaire en pleine expansion. L'escadron de spahis qu'il devait commander est dissous. On l'envoie créer un poste au Bahr al-Ghazal avec des consignes strictement défensives. Sera-t-il une sorte de sous-préfet ?

Assisté du faki Naïm, il s'installe «au milieu de rien», ne songeant sans doute pas à fonder une ville, Moussoro, aujourd'hui préfecture de région, pôle d'attraction pour les éleveurs nomades, agglomération de quelques vingt mille habitants.

Comme soldat, Serge Besnier fera de Moussoro, poste de première ligne sur la route des rezzous senoussistes, celui qui ne sera jamais attaqué. Comme administrateur, il saura gagner la confiance des turbulents Kréda et Kécherda, allant inlassablement à leur rencontre. Amis ou adversaires il leur témoigne un égal respect.

Vous avez compris tout de suite que l'histoire est archi classique et a déjà été traitée par de grands auteurs : un militaire à qui on défend d'aller chercher son ennemi chez-lui, l'histoire de l'attente ... Dans le témoignage de Serge Besnier, ce n'est donc pas le scénario qui compte, c'est le décor et c'est l'image : il y a la brousse, il y a les nomades, il y a le poste de Moussoro à créer et faire vivre, le pôle de développement, modeste certes, mais bien réel, même si à aucun moment notre Cavalier ne se rend compte qu'il est en train de fonder une ville.

Les lettres nous racontent :

- comment Serge Besnier se résigne peu à peu à son rôle, tandis que ses camarades se battent au Ouaddaï, y font le métier auquel il avait été préparé, qu'il avait choisi, pour lequel il avait abandonné la vie tranquille des garnisons de France et sa passion pour les courses de chevaux, où il se distinguait souvent.
- Comment il découvre qu'il n'a pas affaire à des sauvages, mais à des hommes d'une culture certes différente, mais pour laquelle il ne tarde pas à se passionner.
- Comment il forme un outil militaire discipliné et efficace, et comment on lui enlève cet outil parce que les priorités sont ailleurs.
- Comment il fait de Moussoro non seulement un poste qui ne sera pas attaqué parce que les gens du Nord savent très bien comment ils y seraient reçus, mais aussi un marché prospère, une cité d'artisans, un petit pôle économique déjà, exportant des bœufs jusqu'au Nigeria.
- Comment il surmonte déceptions et découragement, retrouvant comme par miracle tout son dynamisme chaque fois qu'il peut courir la brousse, nomade parmi les nomades, indiscipliné comme eux, mais séduit par la hauteur de vues et le charisme du Colonel Moll quand celui-ci vient enfin à Moussoro, trois mois avant sa mort.

Je vous invite à partager cette riche aventure humaine en lisant Serge Besnier. Vous apprécierez, je l'espère, sa qualité d'écriture, son humour, sa pudeur aussi car il veut cacher à sa famille les moments difficiles, et n'y parvient pas toujours. Il y a le ton des lettres, un ton vivant, quotidien, spontané, car elles n'étaient pas destinées à être publiées. Serge Besnier le rappelait sans cesse à ses parents, et j'espère qu'il me pardonne de le faire aujourd'hui.

Il n'y a pas de langue de bois dans ces lettres, et j'ai essayé de n'en point trop mettre dans la présentation que j'en fais, au risque de parfois choquer des lecteurs nourris au lait consensuel et doucereux à la mode. Vous n'en êtes pas, j'en suis sûr.

Serge Besnier écrit en homme de son temps, mais au fil des lettres, il est très intéressant de voir que le ton change à mesure de ses contacts avec la réalité africaine : il rencontre les gens, apprend à les respecter, et on le devine, à parfois les aimer.

C'est que son tempérament indépendant, voire frondeur, n'était probablement pas si éloigné de celui de ses administrés. Cavalier il aimait comme eux les grands espaces. Nomade parmi les nomades, il se plaisait à se dire "Roi nègre", même si, de Fort Lamy ou de Mao, on le rappelait de temps à autres à l'orthodoxie administrative.

J'ai essayé, au début du livre, de situer ce témoignage dans son époque, d'en rappeler le contexte, même si cela alourdit souvent le récit. Les choses ont beaucoup changé. La jeunesse de Serge Besnier se passe au temps de Zola. En 1909, on arrive au Tchad par les fleuves, et sur une grande partie du parcours en baleinières manœuvrées à la pagaie. Il faut passer du bassin de l'Oubangui à celui du Chari à pied, et tout le matériel est acheminé à tête d'homme. Il faudra attendre quinze ans pour voir les premières automobiles à Fort-Lamy et vingt-cinq ans pour les premiers avions. Serge Besnier attend avec impatience le temps des transports aériens. Il en parle souvent dans les lettres, imaginant qu'il faudra mettre au point le moteur à alcool, car il n'y a pas d'essence sur place.

Et bien sûr, il n'y a pas que les changements matériels. Les mentalités sont bien différentes. Il faut s'en souvenir et j'en donne quelques exemples. Eh oui, c'est loin Moussoro d'Évreux ou de Saint-Servan.

Curieusement, Serge Besnier ne parle pas de chemin de fer. Il voit bien que Moussoro devient très vite un nœud de communications, et qu'il a bien du mal à trouver assez de bœufs porteurs et de chameaux pour tous les gens qui passent. L'idée du transsaharien lui semble pourtant étrangère.

Alors, je ne résiste pas à citer ici pour terminer un des rares passages du projet initial que Marie-José m'ait fait supprimer avec autorité et sans discussion : il s'agissait des innombrables troupeaux que nourrit le Bahr el-Ghazal. Je racontais que j'en avais rencontré un, en marche pour le Nigeria par ses propres moyens. C'était une vraie image de western, bœufs et vaches marchant en rangs serrés, encadrés par des cavaliers. Seuls les turbans, remplaçant les grands chapeaux, rappelaient que j'étais en Afrique. Et j'avais écrit :

« au Far West, un jour, est venu le train .... On peut toujours rêver ! »

***Nous vous annonçons dans La lettre n°8 que le cinéma Normandie de N'Djamena était en réfection. La suite de l'histoire est parue dans le journal La Croix, le 14 janvier 2011. Nous la publions avec l'aimable autorisation de l'auteur.***

### **De l'ombre à la lumière. Le Normandie rouvre à N'Djamena.**

«Je n'y crois pas. Je n'arrive pas à réaliser que la salle de cinéma de N'Djamena va vraiment renaître et qu'il y aura de nouveau du public. » Sous le soleil d'hiver (30°), dans ce bout d'Afrique sahélienne, le cinéaste Mahamat-Saleh Haroun, longtemps exilé, fait les cent pas, devant le Normandie, fermé depuis février 1979. Le président du Tchad, Idriss Déby, est attendu pour l'inauguration. L'avenue Charles-de-Gaulle, la principale artère commerçante de la capitale, quadrillée par les militaires, a été fermée et comme vidée de ses habitants. Le service de la sécurité présidentielle fouille même les ambassadeurs avec zèle et fébrilité. Trois rangées de sièges du cinéma, où s'activent encore des ouvriers, ont été enlevées pour faire place aux fauteuils du président et de la première dame, transportés directement du palais, avec un immense tapis et une table basse en acajou.

Quand l'enfant du pays a reçu, en mai dernier, le prix du jury, au Festival de Cannes, pour son film *Un homme qui crie*, un vent de fierté nationale a soufflé sur le Tchad, trop longtemps divisé par une succession de guerres civiles. Cette récompense a été vécue comme une victoire en Coupe du monde

de football. Même si personne n'a vu ce film, cette reconnaissance internationale n'est pas étrangère à la réouverture du Normandie, au cœur des festivités du cinquantenaire de l'Indépendance (fêté avec six mois de retard, à cause de la saison des pluies). Puisqu'un Tchadien est ainsi honoré et que le cinéma, inexistant ici, offre une telle visibilité à l'extérieur, la décision régalienne est tombée : 1,2 milliard de francs CFA ont été débloqués pour remettre à neuf, équiper en numérique et dolby le mythique Normandie où, jadis, la population affluait le dimanche en famille. Il avait dû être fermé à cause de la guerre, de son matériel défectueux et de la difficulté à faire venir des films. Depuis, un projet de boîte de nuit avait été vigoureusement repoussé par les inconsolables du 7e art qui avaient réussi à faire valoir que ce fantôme à l'abandon, même délabré, demeurait un élément du patrimoine national à préserver. En attendant des jours meilleurs.

Samedi 8 janvier 2011, le Normandie apparaît tout neuf, tout beau, pimpant avec 470 fauteuils de velours, 10 climatiseurs, 30 ventilateurs et son écran géant. Mais le nom de Normandie a disparu. Une immense banderole recouvre sa façade restaurée : « Une promesse qui se réalise. Merci, monsieur le Président de la République. » Alors que l'Afrique a perdu toutes ses salles obscures, le Tchad, pourtant dépourvu de cinématographie, décide de rouvrir la sienne. « C'est le plus beau cadeau du cinquantenaire que fait le président à la population », insiste Djibert Younous, le ministre de la culture, de la jeunesse et des sports (dont le budget est passé en trois ans de 400 millions à... 17 milliards de francs CFA !). Acte réel de volontarisme et pari sur l'avenir dans un contexte où le régime autoritaire, en place depuis vingt ans, multiplie les signes de sa conversion à un discours de paix, sur fond de récente manne pétrolière. « On parle moins ici de réconciliation nationale que de construction nationale », relève Gilles Desesquelles, ambassadeur de l'Union européenne et organisateur d'un festival de cinéma euro-africain dans cette ville.

Enfin, avec beaucoup de retard, le président surgit, coupe le ruban et s'installe. Surprise : la salle est restée aux trois quarts vide ! Personne ne doit s'installer entre Son Excellence et l'écran. Mahamat-Saleh Haroun se fend d'un compliment : « Vous nous sortez du tunnel pour aller vers la lumière. » Mais une mauvaise surprise l'attend : on ne projettera qu'un « extrait » de son film. Malaise quand l'ordre de partir tombe, imprévu, inexpliqué. Dans le sillage du président, toute sa suite l'imite, laissant le Normandie comme un paquebot déserté. Pour parer à cette débandade, le cinéaste et le directeur décident de poursuivre la projection. L'inattendu se produit : des enfants s'engouffrent par vagues successives dans la salle. Mahamat-Saleh Haroun a « le cœur en larmes ». Il se revoit, à leur âge, entrant coûte que coûte. « C'est leur premier contact avec un véritable écran, dit-il. Depuis trente ans, une génération entière n'a jamais connu le plaisir de découvrir un film dans un vrai cinéma ». L'enjeu n'est pas que symbolique. Dans ce pays, l'un des plus pauvres de la planète (espérance de vie : 49 ans), le taux d'alphabétisation ne dépasse pas les 25 % et le SMIC équivaut à 40 € par mois. « On se connecte au monde par le cinéma », rappelle le réalisateur.

Malgré des allées et venues, des entrées par des portes parallèles, des téléphones qui sonnent, *Un homme qui crie* a été chaleureusement applaudi. À la sortie, petits et grands se précipitent sur Mahamat-Saleh Haroun pour le toucher, lui manifester émotion et gratitude. Les « Merci ! Merci ! » pleuvent sur lui, très ému par cette réaction populaire. Issa Serge Coelo, le nouveau directeur du Normandie, cinéaste et cinéphile, n'en revient pas : « Le rêve est devenu réalité. » Le public, qui n'était pas convié pour cette séance inaugurale, s'est précipité quand il a senti que les officiels étaient partis et que le cinéma allait, de nouveau, lui appartenir.

« La culture est au cœur du développement, insiste Gilles Desesquelles. Elle signe et symbolise le renouveau d'un pays. » Depuis peu, une société de droits d'auteur a été mise en place pour lutter contre le fléau du piratage généralisé. La télévision dégage enfin des moyens pour acheter des films locaux. Un fonds de financement des arts vient d'être institué. Appuyé par le président Déby, Mahamat-Saleh Haroun va piloter la création d'une école nationale du cinéma. « Je veux tendre la

main à ceux qui veulent écrire et réaliser. Les former, leur inculquer les rudiments techniques, faire venir des intervenants étrangers, africains et européens. » Les apprentis cinéastes l'appellent « grand frère » ou « doyen ». Ils lui demandent publiquement de les aider, de devenir leur porte-parole auprès du « Père de la Nation », d'obtenir, comme lui, la reconnaissance du monde entier. « Je suis déjà l'aîné d'une famille tchadienne, statut qui implique de s'occuper de tout. C'est parfois une malchance mais je l'assume..., soupirez-t-il. Je ne peux que vous fournir des outils. Vouloir faire du cinéma et avoir du talent n'est pas pareil. Si vous croyez pouvoir gagner facilement de l'argent avec le cinéma, vous allez vite déchanter. » Surtout dans ce pays dépourvu de structures, sans matériel, ni techniciens, qui connaît des problèmes de financement et de distribution.

Malgré le défi de sa pérennité qui risque de dépendre de subsides accordés par la présidence, « la renaissance du Normandie amorce un mouvement historique », veut croire Mahamat-Saleh Haroun. Autre signe : c'est à un cinéaste qu'a été confié l'avenir de cette salle. Issa Serge Coelo mise sur l'arrivée de la fibre optique pour accéder plus facilement aux films et varier sa programmation. L'Afrique veut rouvrir ses cinémas. On parle de projets à Dakar, à Bamako, à Saint-Louis du Sénégal, à Yaoundé, en Algérie... Comme dit le proverbe peul : « Les jambes ne se rendent que là où le cœur consent. »

**Jean-Claude RASPIENGEAS, *La Croix*, le 14/01/11**

***Enfin, nous reprenons la synthèse d'une conférence donnée pour PMCT par Monsieur Joël DINE le 28 avril 2009 dans les locaux du GEPALM à Paris. Ancien coopérant, M. DINE était venu nous présenter son ouvrage : Chroniques tchadiennes. Journal d'un coopérant. 1974-1978. L'occasion d'évoquer « la place et le rôle de l'assistance technique étrangère au Tchad ».***

*Chroniques tchadiennes* est une « autobiographie professionnelle » écrite à partir d'une mission de coopération au Tchad de novembre 1974 à août 1978, puis lors de plusieurs missions effectuées pour le Ministère de la coopération jusqu'en 2003.

L'auteur décrit d'abord les événements qui ont marqué cette période, depuis les derniers mois de la présidence de Tombalbaye jusqu'à l'offensive rebelle sur N'Djamena du 13 avril 2006.

Au milieu des années 1970, la France est omniprésente au Tchad : militairement, économiquement, mais aussi dans l'administration, l'enseignement et le développement. La présence de 645 coopérants (dont la majorité est basée à N'Djamena) se justifie par des enjeux stratégiques – contrecarrer l'influence de la Lybie – et par la préservation des intérêts économiques français. Le FED (Fonds européen de développement) et le PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement) interviennent comme la coopération française dans le secteur du développement. Les ONG sont encore peu nombreuses.

En 1974, la politique de développement a au moins trois objectifs :

- Faire fonctionner les services d'un jeune Etat ;
- Former des cadres pour prendre le relais des coopérants ;
- Rechercher des moteurs possibles du développement du pays : industrie ? agriculture : coton et élevage ? Exploitation des ressources naturelles, parmi lesquelles le pétrole ?

L'auteur est conseiller au Ministère du Plan. Il travaille dans une équipe mixte PNUD/Coopération française chargée de la préparation du plan quadriennal 1978-1981. Dans sa description des

différentes étapes de la planification, J. Dine insiste sur la difficulté de mobiliser la fonction publique tchadienne dans le contexte d'incertitude sur l'avenir que fait peser la guerre civile.

Ingénieur agronome, l'auteur livre une analyse approfondie des fragilités et des potentialités de l'agriculture tchadienne. La grande sécheresse de 1973 a révélé la vulnérabilité de l'agriculture sahélienne. Le manque de fertilité des sols, l'irrégularité des pluies, les maladies endémiques du bétail, les faibles densités de population rurale limitent la production agricole. Irriguer nécessite des moyens importants. L'aide alimentaire est difficile à acheminer. Il faut donc donner la priorité à l'autosuffisance, sans cesser d'encourager les productions d'exportation, coton et élevage.

Le suivi des projets agricoles conduit l'agronome dans les différentes régions du Tchad. Au près des aménagements hydroagricoles : casiers de Bongor, petits périmètres du Chari, polders du Lac Tchad, aménagements rizicoles de Sategui-Deressia. Dans les régions d'élevage (Ouaddaï) ou dans le sud du Tchad : projet productivité coton, protection phytosanitaire, marchés autogérés, opération forgerons-culture attelée, centres de formation professionnelle agricole.

J. Dine s'interroge sur la réponse des éleveurs ou des agriculteurs aux incitations des « développeurs ». Il essaie aussi de cerner les implications de sa mission d'assistance technique : mis à disposition d'une administration africaine mais dépendant de la « mission française de coopération », il aborde les relations de travail avec les fonctionnaires locaux, ses « homologues ». Il revient sur la notion d'« expert » et tente de définir un « art de coopérer ».

*Chroniques tchadiennes* de J. DINE est publié aux Editions Mémoires du développement, 434 route de l'Orme, 45500 SAINT-MARTIN-SUR-OCRE. Tél. 02 38 05 02 85.

***Jérôme TUBIANA a désormais rejoint le panel d'experts des Nations Unies sur le Soudan. Il a écrit pour le projet de recherche Small Arms Survey une analyse très complète du récent rapprochement Tchad/Soudan :***

*Renouncing the Rebels: Local and Regional Dimensions of Chad–Sudan Rapprochement, Small Arms Survey, Graduate Institute of International and Development Studies, Geneva, March 2011.*

Disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.smallarmssurveysudan.org/pdfs/HSBA-SWP-25-Local-and-Regional-Dimensions-Chad-Sudan-Rapprochement.pdf>

**Vous pouvez envoyer à Béatrice Dedieu-Anglade, vos informations, commentaires et notes bibliographiques qui paraîtront dans la prochaine lettre.**

**Nous privilégions l'envoi de ces lettres par courrier électronique. Si vous désirez les recevoir, veuillez indiquer vos coordonnées à Béatrice Dedieu-Anglade, trésorière, 8 rue de Pouy 75013 Paris ou par courriel : [beadieu@gmail.com](mailto:beadieu@gmail.com)**



